

plus si ces infortunés avaient le temps de rentrer chez eux pour y mourir. Quelquefois ils expiraient avant de pouvoir atteindre leurs logis. Des villages, dans toutes les directions, disparurent en entier. Dans plusieurs endroits, le nombre des morts fut si considérable, qu'on fut obligé de faire brûler les villages pour empêcher la peste qu'auraient pu causer les morts qu'on y avait laissés sans sépulture. Quoique les blancs en fussent aussi fortement atteints surtout au fort Vancouver, cela n'empêcha point le Dr. McLaughlin de braver partout la maladie et de voler, pour ainsi dire, d'un poste en un autre. Il était jour et nuit sur pied, pour porter secours aux malades et il le faisait avec un zèle et un courage au delà de tout éloge et de toute expression.

Les Sauvages, dans leur superstition, attribuaient ce fléau à la mésintelligence qui avait éclaté entre quelques bourgeois de l'hon. Compagnie de la Baie d'Hudson et le capitaine d'un vaisseau américain, qui, pour se venger, avait enfoncé dans la rivière, avant son départ, un morceau de papier qui renfermait la *mauvaise médecine*. Il paraît pourtant que les fièvres reparaissent encore tous les ans; mais avec moins d'intensité. D'ailleurs on est parvenu à trouver des remèdes efficaces pour s'en guérir ou s'en préserver. Le fléau maintenant qui est le plus à craindre pour les Sauvages, c'est la petite vérole. Cet implacable ennemi de tous les enfans de la nature, fait des ravages considérables, depuis quelques années, parmi les peuplades de la rivière *Umpqua*. Ces pauvres Sauvages du sud en sont tous consternés. Depuis 1830 leur abatement est tel que, lorsqu'on leur demande pourquoi ils ne bâtissent pas de grandes et bonnes habitations, comme autrefois? C'est que nous n'avons pas longtemps à vivre, répondent-ils.

Cependant, malgré les pertes considérables dont on vient de parler, le territoire de l'Orégon contient encore près de 100,000 âmes, dont la grande majorité se trouve du côté du nord, dans la Baie Puget, l'île Vancouver et l'île de la Princesse Charlotte, au nord de celle de Vancouver. Car il est à remarquer que les peuplades de ces différentes places, ont eu jusqu'à présent, le bonheur d'être exemptes du double fléau qui, en 1830, a si sévèrement dépeuplé la Colombie et la Wallamette et qui décime encore la partie du sud. C'est pourquoi elles se trouvent si nombreuses maintenant comparativement aux autres. On prétend que l'île de la Princesse Charlotte est presque aussi grande que l'Angleterre et qu'elle renferme, à elle seule, de 25,000 à 30,000 Sauvages.

Il paraît que le caractère des peuplades qui couvrent l'Orégon, est loin d'être partout le même. Les Sauvages des bords de l'Océan, surtout en gagnant le nord, paraissent, en général, beaucoup plus farouches et plus barbares que ceux de l'intérieur. Les usages, les mœurs, le langage, les traits mêmes du visage de ces peuplades ne sont pas moins différens. Il y a presque autant de nations, de langues et de tribus que de lieux. On compte vingt-cinq ou trente idiomes différens. On dirait que c'est là qu'a eu lieu la confusion des langues et qu'était la tour de Babel. Il est aisé de comprendre que les progrès de l'Évangile doivent en souffrir considérablement, et que cette diversité de dialectes n'est pas un des obstacles qui causent le moins de peine et de souci aux missionnaires. Il est aisé de comprendre aussi qu'il nous est impossible d'esquisser les mœurs et les coutumes de chaque tribu dans cette courte analyse, et que nous devons souvent attribuer comme naturel aux indigènes en général, ce qui n'est ordinaire que chez quelques peuplades. C'est ainsi que nous disons que les Sauvages de l'intérieur sont d'un caractère doux, amiable, officieux et sociable. Ils sont pourtant vindicatifs et superbes. Ils sont intelligens et spirituels, mais un peu indolens. Ils croient à l'immortalité de l'âme ou du moins à une autre vie, bonne ou mauvaise, selon qu'on le mérite. Mais on peut bien s'imaginer qu'ils se font un paradis ou un enfer à leur manière. Ce n'est guère autre chose qu'un lieu d'abondance ou de disette. Avec notre nature dégradée, on peut dire que leurs mœurs sont plutôt pures que corrompues pour des nations livrées aux seules ressources des lumières de la raison. On voit qu'ils ont une idée assez distincte du bien et du mal. Plusieurs grands principes du droit naturel y sont reconnus. La raison et la conscience publique désapprouvent et condamnent le vol, l'adultère, l'homicide et le mensonge. La polygamie elle-même y est plutôt tolérée qu'approuvée. Les polygames sont le plus souvent des chefs qui ne prennent plusieurs femmes que pour conserver la paix avec les nations voisines. La licence y est aussi moins grande sous le rapport des mœurs, qu'on pourrait peut-être se l'imaginer. Quoique la décence et l'éducation demandassent bien davantage, cependant on n'y est point sans pudeur. On a soin de se couvrir. La réserve la plus absolue

régne parmi les jeunes gens des deux sexes. On n'y connaît point, parmi eux ces fades visites, ces assiduités dangereuses et si condamnables de la civilisation. Ce sont les parens qui règlent les unions et en déterminent les conditions. Les femmes s'achètent plutôt qu'elles ne se donnent en mariage. Dans les familles aisées, une épouse ne s'obtient pas sans donner en retour d'assez grands présens. Mais si la femme vient à mourir, l'époux ou ses parens ont droit de réclamer et de reprendre ce qu'ils ont donné. Ce n'est pas à dire pourtant que les femmes y soient les esclaves ou les servantes de leurs maris, comme elles le sont parmi les sauvages du Canada. Tout au contraire un grand nombre ont elles-mêmes des esclaves à leur service. Si elles étaient maltraitées elles pourraient se détruire ou se pendre, comme il est arrivé quelquefois. Mais alors c'est une infamie pour l'époux, et malheur à lui, s'il n'appaise les parens de la défunte par de nouveaux présens. Ce sont les esclaves qui font presque toute la besogne, mais ils ne sont pas fort maltraités, excepté quand ils deviennent vieux et inutiles. Car alors on va jusqu'à les laisser périr de misère et de faim.

Outre ceux qui naissent dans ce pénible état, il en est encore plusieurs qui ont été libres autrefois et qui ne sont tombés dans cet avilissement que par l'infortune d'une guerre malheureuse. Car les prisonniers de guerre eussent-ils été eux-mêmes des chefs dans leur nation, deviennent des esclaves chez leurs vainqueurs. Le plus souvent pourtant, ce sont les enfans des vaincus qui subissent ce triste sort. Les guerriers cherchent à surprendre et à tuer les parens, pour enlever les enfans et en faire des esclaves. Il paraît qu'on en veut à tout prix. C'est, pour ainsi dire, le premier bien-être des Sauvages. On va même jusqu'à entreprendre des guerres pour s'en procurer. Il ne paraît pourtant pas que les blancs aient beaucoup à craindre d'eux maintenant, à moins que ce ne soit le long de l'Océan, du côté du nord. Là, dit-on, la vie même n'y est pas encore en sûreté. On prétend que les prisonniers y servent quelquefois de festin et qu'il y a encore des tribus d'anthropophages. Quoique les bourgades y soient plus nombreuses que partout ailleurs, cependant chaque nation y est moins éparsée. Elles y sont aussi moins nomades que dans le reste du pays, et c'est pourquoi leurs bâtimens y sont plus grandes, plus hautes et plus solides. Quand elles ont un chef qui sait prendre de l'autorité et qui est surtout puissant en parole, il a toujours le gros de la nation autour de lui. Ces sortes de chefs sont plus communs au nord qu'au sud.

Dans presque tout le pays, les bâtimens y sont plutôt des loges que des maisons. Ce sont des espèces de cabanes de quinze, vingt, vingt-cinq pieds de long, larges à proportion, dont le carré a trois ou quatre pieds de hauteur et dont le toit, fait en comble, est couvert de pièces de bois et d'écorces. Dans l'intérieur on y suspend des perches croisées pour y faire sécher le saumon, les viandes et quelques autres substances qui servent de nourriture. Il n'y a point de cheminée. Le feu s'y fait au milieu des loges, dans un espèce de bassin en forme de carré long, que l'on creuse en terre d'un demi-pied environ. S'il y a plusieurs familles dans la même loge, chacune y a son feu dont la fumée s'échappe par le toit. On voit que ces habitations sont loin d'être élégantes et délicieuses même pour des Sauvages.

Leurs vêtemens ne sont guère plus recherchés et plus capables de les préserver du froid et des autres intempéries de l'air que leurs demeures. Autrefois, dit-on, ils vivaient richement et s'habillaient de même, en peaux de Castor et autres fourrures, qu'ils avaient en abondance et au delà de leur besoin. Alors ils pouvaient se couvrir chaudement dans la froide saison. Mais depuis que la traite des pelleteries y est établie, les fourrures, comme on le conçoit, sont devenues beaucoup plus précieuses. La grande quantité qu'on y a achetée l'a rendue aussi beaucoup plus rare. Au lieu d'en trouver abondamment pour avoir de quoi s'habiller chaudement à l'Européenne, comme autrefois, maintenant ils sont obligés de se retrancher. D'où il arrive que les pauvres n'ont souvent pour tout habillement, qu'une chemise et une couverture; etc. c'est à ce dénuement, à cette pauvreté et par conséquent à la misère, qu'on attribue, en grande partie, les maladies dont nous avons parlé et la diminution sensible des sauvages.

Ils vivent en général, de chasse et de pêche. Leur nourriture la plus ordinaire est le saumon, l'éperurgeon et plusieurs autres espèces de poissons, les canards, les outardes, les dindes sauvages et le chevreuil. Ils y font encore usage des fruits des champs et surtout de la racine de *Cumace*, espèce d'ignon dont les prairies abondent, qu'ils font cuire et qu'ils peuvent conserver ainsi très longtemps. Cette nourriture a un goût de mélasse. Pour con-